



Nous avançons à travers un pays de montagnes étranges. (page 350.)

page, qui n'était pas d'Aubiac, mais qui était plus beau et plus richement vêtu, offrit de nouveaux rafraîchissements au messager.

Chicot n'accepta point, et se mit en devoir, quand le vicomte de Turenne eut quitté la place, de réciter, avec une imperturbable mémoire, la lettre du roi de France et de Pologne par la grâce de Dieu.

Nous connaissons cette lettre, que nous avons lue en français en même temps que Chicot; nous croyons donc de toute inutilité d'en donner la traduction latine.

Chicot transmettait cette traduction avec l'accent le plus étrange possible, afin que la reine fût le plus longtemps possible à la comprendre; mais si fort habile qu'il fût à travers son propre ouvrage, Marguerite le saisissait au vol et ne cachait aucunement sa fureur et son indignation.

A mesure qu'il avançait dans la lettre, Chicot s'enfonçait de plus en plus dans l'embarras qu'il s'était créé; à certains passages scabreux il baissait le nez comme un confesseur embarrassé de ce qu'il entend; et à ce jeu de physionomie, il avait un grand avantage, car il ne voyait pas étinceler les yeux de la reine et se crispait chacun de ses nerfs aux énonciations si positives de tous ses méfaits conjugaux.

Marguerite n'ignorait pas la méchanceté raffinée de son frère; assez d'occasions la lui avaient prouvée; elle savait aussi, car elle n'était point femme à se rien dissimuler à elle-même; elle savait à quoi s'en tenir sur les prétextes qu'elle avait fournis et sur ceux qu'elle pouvait fournir encore; aussi, au fur et à mesure que Chicot lisait, la balance s'établissait-elle dans son esprit entre la colère légitime et la crainte raisonnable.

S'indigner à point, se défier à propos, éviter le danger en repoussant le dommage, prouver l'injustice en profitant de l'avis, c'était le grand travail qui se faisait dans l'esprit de Marguerite, tandis que Chicot continuait sa narration épistolaire.

Il ne faut pas croire que Chicot demeurât le nez éternellement baissé; Chicot levait tantôt un œil, tantôt l'autre, et alors il se rassurait en voyant que, sous ses sourcils à demi froncés, la reine prenait tout doucement un parti.

(La suite au prochain numéro.)

## LES CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU

(Suite.)

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas pris vous-même? Vous saviez bien où le docteur fourrait ça, et vous auriez pu l'attraper bien plus facilement que moi.

— Pourquoi, Barney? — Parce que, mon ami, je ne veux pas me mettre mal avec M. le docteur, il pourrait me soupçonner.

— Je ne vois pas clairement la chose. Il peut vous soupçonner dans tous les cas. Eh! bien alors?

— Oh! alors, n'importe! je jurerais mes grands dieux que ce n'est pas moi. J'aurai la conscience tranquille.

— Par le ciel! nous pouvons prendre la liqueur à présent. Voulez-vous, monsieur Gaoudé; pour moi je ne demande pas mieux: c'est dit, n'est-ce pas?

— Oui, très-bien!

— Pour lors, à présent ou jamais, c'est le bon moment. Le vieux bonhomme est sorti; je l'ai vu partir moi-même. La place est bonne ici pour boire. Venez et montrez-moi où il la cache; et, par saint Patrick, je suis votre

homme pour l'attraper!

— Très-bien; allons! monsieur Barney, allons!

Quelque obscure que cette conversation puisse paraître, je la compris parfaitement. Le naturaliste avait apporté parmi ses bagages un petit bocal d'*aguardiente*, de l'alcool de Mezcal, dans le but de conserver quelques échantillons rares de la famille des serpents ou des lézards, s'il avait la chance d'en rencontrer. Je compris donc qu'il ne s'agissait de rien moins que d'un complot ayant pour but de s'emparer de ce bocal et de vider son contenu.

Mon premier mouvement fut de me lever pour mettre obstacle à leur dessein, et, de plus, administrer un savon salubre à mon voyageur ainsi qu'à son compagnon à cheveux rouges; mais, après un moment de réflexion, je pensai qu'il valait mieux s'y prendre d'une autre façon et les laisser se punir eux-mêmes.

Je me rappelais que, quelques jours avant notre arrivée à l'*Ojo de Vaca*, le docteur avait pris un serpent du genre des vipères, deux ou trois sortes de lézards, et une hideuse bête baptisée par les chasseurs du nom de *grenouille à cornes*. Il les avait plongés dans l'alcool pour les conserver. Je l'avais vu faire, et ni mon Français ni l'Irlandais ne se doutaient de cela. Je résolus donc de les laisser boire une bonne gorgée de l'infusion avant d'intervenir.

Je n'attendis pas longtemps. Au bout de peu d'instant, ils remontèrent, et Barney était chargé du précieux bocal.

Ils s'assirent tout près de l'endroit où j'étais couché, puis, débouchant le flacon, ils remplirent leurs tasses d'étain et commencèrent à goûter. On n'aurait pas trouvé ailleurs une paire de gaillards plus altérés; et d'une seule gorgée, chacun d'eux eut vidé sa tasse jusqu'au fond.

— Un drôle de goût, ne trouvez-vous pas? — dit Barney après avoir détaché la tasse de ses lèvres.